

**Mot de remerciement  
du professeur Ingo Kolboom**

**Prononcé lors de la remise de l'insigne  
de l'Ordre national du Québec**

**Hôtel du Parlement — Salle du Conseil législatif  
Le 7 décembre 2005**

Monsieur le Premier Ministre,  
Monsieur le Président de l'Assemblée nationale,  
Madame la Chef de l'opposition officielle,  
Mesdames et messieurs les parlementaires,  
Monsieur le Président et Madame la Directrice de l'Ordre national du Québec,  
Monsieur le Consul général de France et Madame la Vice-Consule d'Allemagne,  
Mesdames et messieurs les secrétaires généraux et les sous-ministres,  
Chers collègues du monde universitaire,  
Mesdames et messieurs,  
Chers amis,

Vous me voyez touché et ému par ce grand honneur que l'État québécois vient de me décerner. Dans ma prime enfance, j'avais fait un rêve : je voulais être un jour bûcheron au Canada. Sans savoir vraiment où se trouvait exactement le Canada. Me voici, 50 ans plus tard, chevalier du Québec, et je sais très bien où se trouve le Québec.

Que de parcours! Lorsque je vins pour la première fois de ma vie au Québec, il y a 15 ans seulement, pour parler ici de l'Allemagne et du couple franco-allemand, je restai bouche bée devant un pays que je venais tout juste de découvrir et dont j'ignorais tout.

En me promenant – avec le vers de Charles Trenet – dans les rues de Québec « par temps gris, par temps sec, en pensant à Paris », je fus bouche bée devant une communauté de femmes et d'hommes si proche et si différente à la fois de la douce France. Bouche bée devant un bouillon de culture si proche et si différent de ce que je connaissais. Bouche bée devant une société qui savait faire un grand geste, un gentil pied de nez au reste du monde non francophone et francophone tel que je le connaissais.

Je succombai aussitôt au charme de vos écrivains, chanteurs, conteurs, paysages, au charme de votre pays rapaillé et fier à la fois dans lequel je me sentais – divine surprise – moins étranger qu'en France.

Furieux de cette ignorance qui avait voilé si longtemps mon regard, je fis un autre rêve. Mais, cette fois-ci, un rêve que je transformai aussitôt en acte !

Rayer mon ignorance, apprendre plus sur ce pays et partager avec mes compatriotes cette nouvelle connaissance sur les quelques arpents de neige qui, sous mon nouveau regard d'orpailleur, se transforma en Terre québécoise que votre grand Miron a appelée Mère Courage.

Aujourd'hui, 15 ans plus tard, je suis loin de dire : mission accomplie. Heureusement, car rien n'est jamais acquis et un Québec découvert en cache un autre qui reste à découvrir et qui mérite d'être diffusé de nouveau.

« Le seul Québec que je conçois est un Québec qui est grand. » Cette phrase est de vous, Monsieur le Premier Ministre. Je l'ai puisée dans votre « Lettre aux Québécois » de l'été 2003. Je la fais mienne avec plaisir! Car j'ai découvert au Québec une grandeur particulière qui mérite qu'on en parle. J'ai découvert l'univers d'un pays rapaillé qui sait faire de grandes choses tout en restant modeste.

La grandeur d'un peuple ne se résume pas au nombre de ses habitants et à ses forces armées. On la trouve dans ses gestes et ses verbes, ses survivances, ses rêves et ses résurrections, sa générosité, sa capacité d'innovation et ses traditions. On la trouve dans le nombre de ceux et celles qui, dans le monde entier, s'intéressent par amitié à ce pays et qui diffusent la bonne nouvelle de son existence.

Eh bien, il y a, dans le monde, peu de pays de la taille du Québec qui, pour se faire connaître et aimer, peuvent compter sur plus de 2 600 observateurs et médiateurs volontaires. Plus de 2 600 québécois dans le monde qui vous étudient, vous diffusent, vous prolongent.

Je ne serais pas le président sortant de l'Association internationale des études québécoises (AIÉQ), que vous connaissez, si je ne disais pas à haute voix que ce n'est qu'un début, que cette marche à l'amour à l'égard de votre pays continue, avec, bien entendu, le soutien que ces volontaires méritent.

Le petit pays qui sait faire les choses bien et autrement, comme, par exemple, avoir son drapeau qui flotte presque sur la porte de Brandebourg, au cœur même de Berlin. Situé juste à côté de ce monument hautement symbolique, le petit bureau du gouvernement du Québec à Berlin – qui, je l'espère, sera bientôt transformé en délégation générale pour être à la hauteur de la présence culturelle et économique du Québec en Allemagne – a su faire ainsi un joli pied de nez aux ambassades des grandes puissances installées sur la Pariser Platz (place de Paris).

Octave Crémazie serait fier de voir cette métamorphose de son drapeau de Carillon! Vous imaginez le fleurdelisé du Québec flotter presque sur l'Arc de triomphe?

Monsieur le Premier Ministre, chers amis, pendant longtemps, j'ai été bien dans mon beau lit franco-allemand. Depuis que j'ai élargi mon lit à un ménage à trois, à un trio franco-québéco-allemand, je suis un amant heureux.

Je vous remercie, Monsieur le Premier Ministre, pour ce grand honneur que vous venez de me décerner. Je remercie également toutes les Québécoises et tous les Québécois, tout particulièrement mes amis ici présents ou absents, mais néanmoins présents, qui m'ont aidé à découvrir cette Mère Courage nommée Québec.

C'est eux -- donc vous-- qui ont transformé le petit bûcheron d'antan pour en faire un chevalier qui – je reprends le vers de Charles Trenet – « ouvre un large bec Pour sourire en Québec ».

Merci!